

LARS KEPLER

Lazare

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

PROLOGUE

La lumière qui se déverse du ciel blanc révèle le monde dans sa cruauté la plus nue, tel qu'il a dû apparaître à Lazare sortant de son tombeau.

Sous les pieds du pasteur, le pont en acier antidérapant vibre. Il garde une main sur le bastingage tout en parant le roulis avec sa canne.

La mer grise ondule paresseusement, comme une toile de tente qui se gonfle sous le vent.

Le bac est treuillé à l'aide de deux câbles tendus entre les deux îles. Les gros cordages métalliques sortent de l'eau, dégoulinants, avant de disparaître à nouveau dans les profondeurs derrière le bateau.

Le passeur freine, des gerbes d'écume se soulèvent dans le sillage et la passerelle glisse bruyamment vers le quai en béton.

Le pasteur chancelle lorsque l'avant de l'embarcation touche les défenses ; des coups sourds résonnent à travers la coque.

Il vient ici prendre des nouvelles d'Erland Lind, le bedeau à la retraite. Celui-ci ne répond pas au téléphone et il n'a pas non plus assisté à la messe de l'Avent à l'église de Länna, comme il le fait chaque année.

Erland habite toujours le logement réservé aux bedeaux derrière la chapelle de Högmarsö, qui appartient à la paroisse. Il est atteint de démence, mais on continue à le payer pour tondre le gazon et sabler les allées quand il y a du verglas.

Le pasteur emprunte le chemin de terre sinueux et sent son visage s'engourdir au contact de l'air froid. Il n'y a pas âme qui vive mais, juste avant d'arriver à la chapelle, il entend le

son aigu d'une ponceuse en provenance de la cale sèche du chantier naval.

Il ne se souvient plus des versets de la Bible qu'il a postés sur Twitter ce matin, il voulait en parler avec Erland.

La chapelle blanche, qui se détache sur les mornes champs et la forêt, semble faite de neige.

Comme elle est fermée pendant l'hiver, le pasteur se rend directement à la petite maison basse du bedeau et frappe à la porte avec la poignée courbe de sa canne. Il tape des pieds par terre pour débarrasser ses chaussures de la boue et attend un instant avant d'entrer.

— Erland ?

Il n'y a personne. Il parcourt la pièce du regard. La cuisine est en désordre. Le pasteur ramasse un sachet de petits pains à la cannelle et le pose sur la table à côté d'un plat en aluminium avec des restes de nourriture : de la purée de pommes de terre craquelée, de la sauce séchée et deux boulettes de viande devenues grises.

Le vacarme de la ponceuse au bord de l'eau cesse.

Le pasteur sort, vérifie la porte de la chapelle puis inspecte le garage ouvert.

Une pelle couverte de terre est abandonnée sur le sol. Des pièges à rats rouillés sont entassés dans un seau en plastique noir.

Il se sert de sa canne pour soulever la bâche qui recouvre la fraise à neige mais arrête son geste en entendant un meuglement lointain.

Il ressort, avance jusqu'à la ruine de l'ancien crématoire à la lisière de la forêt. Le four est toujours là, dans les hautes herbes, avec sa cheminée noircie.

Le pasteur poursuit en contournant une pile de palettes sans pouvoir s'empêcher de jeter un regard par-dessus son épaule.

Depuis qu'il est monté à bord du bac, il a un mauvais pressentiment.

La lumière manque de bienveillance aujourd'hui.

Le bruit étrange résonne de nouveau, plus près, comme un veau qui serait enfermé dans une caisse en acier.

Il s'arrête et se tient parfaitement immobile.

Tout est silencieux, il expire de la vapeur.

Le sol derrière le tas de compost a manifestement été piétiné. Un sac de terreau est posé contre un arbre.

Il s'avance mais s'arrête devant un tuyau métallique enfoncé dans la terre, qui dépasse d'une cinquantaine de centimètres, peut-être une marque de limite de terrain.

S'appuyant sur sa canne, il tourne la tête vers la forêt et remarque un sentier recouvert d'aiguilles et de pommes de pin.

Le vent parcourt les cimes des arbres, le cri d'un corbeau lointain retentit.

Le pasteur fait demi-tour, entend l'étrange meuglement derrière lui et se met à marcher plus vite. Il passe devant le four crématoire, la maison, et jette de nouveau un œil par-dessus son épaule. Il n'a qu'une seule envie : rentrer dans son presbytère pour s'installer devant un feu de bois avec un polar et un verre de whisky.

Une voiture de police sale s'éloigne du centre d'Oslo sur le périphérique extérieur. La mauvaise herbe sous la glissière de sécurité frémit à son passage et un sac en plastique virevolte dans le fossé.

Il est tard et bien qu'ils aient terminé leur journée de travail, Karen Stange et Mats Lystad ont répondu à l'alerte du central de communications internes. Ils sont en route pour le quartier Tveita.

Une dizaine d'habitants d'une tour se sont plaints d'une épouvantable puanteur. Dans l'après-midi, le gardien a contrôlé le local à poubelles, qui s'est révélé propre. On a pu déterminer que l'odeur provenait d'un appartement au onzième étage. Quelqu'un chantait à voix basse à l'intérieur, mais le propriétaire, Vidar Hovland, n'a pas daigné ouvrir la porte.

La voiture de police dépasse des bâtiments industriels.

Derrière des fils de fer barbelés, des conteneurs poubelles, des camions et des dépôts de sel de déneigement.

Les immeubles de Nåkkves vei ressemblent à un immense escalier en béton renversé, scindé en trois parties.

Devant une camionnette portant l'inscription Dépannage Serrurerie Morten, un homme en combinaison grise leur fait signe. Les phares de la voiture de police l'éclairent, l'ombre de sa main levée s'étend sur plusieurs étages de la façade derrière lui.

Karen s'arrête en douceur le long du trottoir, tire le frein à main, coupe le contact et quitte la voiture avec Mats.

Le ciel est déjà sur le point de se replier pour la nuit. Il fait froid. Il y a comme de la neige dans l'air.

Les deux policiers saluent le serrurier d'une poignée de main. Il est rasé de près mais ses joues sont grises, il a la poitrine creuse et ses mouvements sont saccadés et nerveux.

— La police suédoise a reçu un appel d'urgence du cimetière – on avait trouvé trois cents corps enterrés, plaisante-t-il presque sans un bruit avant d'adresser un sourire au sol.

Le gardien d'immeuble baraqué est resté à fumer dans son pick-up.

— Le mec a probablement oublié une poubelle avec des restes de poisson dans son entrée, marmonne-t-il en ouvrant sa portière.

— C'est ce qu'on espère, répond Karen.

— J'ai frappé à la porte et j'ai crié par la fente pour le courrier que j'allais appeler la police, dit-il, et d'une chiquenaude, il envoie sa cigarette au loin.

— Vous avez bien fait de nous avertir, répond Mats.

En quarante ans, deux morts ont été découverts ici, l'un sur le parking, l'autre dans son appartement.

Les deux policiers et le serrurier suivent le gardien dans le hall d'immeuble, où l'odeur écœurante les prend tout de suite à la gorge.

Ils essaient tous de ne pas respirer par le nez en pénétrant dans l'ascenseur.

Les portes se referment et ils sentent la pression sous leurs pieds quand la cabine monte les étages.

— Le niveau 11 a la cote, marmotte le gardien. On y a eu une expulsion musclée l'année dernière et, en 2013, un incendie a entièrement détruit un appartement.

— Sur les extincteurs suédois, il est précisé qu'ils doivent être vérifiés trois jours avant l'incendie, murmure le serrurier.

En sortant de l'ascenseur, ils sont accueillis par une telle puanteur qu'ils affichent tous un profond désarroi.

Le serrurier lève son avant-bras devant son nez et sa bouche.

Karen tente de résister à son estomac qui proteste. Elle ressent une sorte de tremblement qui indique que son diaphragme ne va pas tarder à paniquer et à faire remonter le contenu gastrique dans son œsophage.

Le gardien tire sur son pull pour se couvrir la bouche et le nez tout en désignant l'appartement de l'autre main.

Karen s'avance, pose son oreille contre la porte et écoute. Tout est silencieux à l'intérieur. Elle appuie sur la sonnette.

La petite mélodie de la sonnerie retentit, puis s'éteint.

Soudain une voix faible s'élève dans l'appartement, celle d'un homme qui chante ou récite des vers.

Karen tambourine sur la porte et l'homme se tait, pour reprendre aussitôt, tout bas.

— On va entrer, déclare Mats.

Le serrurier s'approche de la porte, pose son lourd sac sur le sol et ouvre la fermeture éclair.

— Vous entendez ? demande-t-il.

— Oui, répond Karen.

La porte d'un appartement voisin s'ouvre et une petite fille aux cheveux blonds emmêlés pointe la tête. Elle a des cernes de fatigue.

— Il faut que tu restes chez toi, lui dit Karen.

— Je veux voir, proteste la fille avec un sourire.

— Ils sont là, tes parents ?

— Je ne sais pas, répond-elle, et elle se dépêche de fermer la porte.

Au lieu d'utiliser un pistolet de crochetage, le serrurier a recours à une perceuse pour transpercer tout le mécanisme. Des fragments de métal scintillants s'entortillent et tombent par terre. Il retire des bouts ardents du cylindre, les fourre dans son sac, enlève le reste du barillet et recule.

— Attendez ici, dit Mats au gardien et au serrurier.

Karen dégaine son arme, Mats ouvre la porte et lance son avertissement.

— Police ! Nous allons entrer !

Karen jette un regard sur le pistolet dans sa main pâle. Pendant quelques secondes, le métal noir, les différentes parties assemblées, canon, culasse, poignée, lui paraissent totalement étrangères.

— Karen ?

Elle croise le regard de son collègue, se tourne vers l'appartement, lève le pistolet et entre, la main plaquée sur sa bouche.

Elle ne voit aucune poubelle dans l'entrée.

La puanteur doit venir de la salle de bains ou de la cuisine.

Les seuls bruits qu'elle entend sont le frottement des semelles de leurs chaussures sur le lino et sa propre respiration.

Elle passe devant un miroir étroit dans le vestibule et arrive dans une salle de séjour, inspecte rapidement les quatre coins de la pièce et contemple le chaos. Le téléviseur est renversé, des pots en terre cuite où poussaient des fougères sont brisés, le canapé-lit recouvert de grandes couvertures est de travers, un des coussins d'assise est éventré et un lampadaire gît par terre.

Elle tourne son arme vers le couloir qui mène à la salle de bains et la cuisine, laisse passer Mats et lui emboîte le pas.

Du verre brisé crisse sous ses rangers.

Une applique allumée éclaire de petites particules de poussière en suspension dans l'air.

Elle s'arrête et tend l'oreille.

Mats ouvre la porte de la salle de bains, y jette un regard et baisse son pistolet. Karen tente de voir l'intérieur mais l'ombre de la porte assombrit la pièce. Elle ne distingue qu'un rideau de douche défraîchi. Elle avance d'un pas, tend le bras et repousse un peu la porte de sorte qu'un rai de lumière glisse sur le revêtement des murs.

Le lavabo est taché de sang.

Karen frissonne. La seconde d'après, elle entend une voix derrière elle, celle d'un vieil homme qui parle doucement. Elle pousse un gémissement de frayeur, pivote et vise le couloir avec son pistolet.

Il n'y a personne.

Après cette montée d'adrénaline, elle retourne au salon, entend un rire et tourne son arme vers le canapé.

Il est tout à fait possible que quelqu'un se cache derrière.

Elle se rend parfaitement compte que Mats essaie de lui dire quelque chose mais son cerveau ne parvient pas à assimiler ses paroles.

Son pouls bat fort dans ses tempes.

Elle avance lentement, le doigt posé sur la détente, sent qu'elle tremble et stabilise l'arme avec l'autre main.

La seconde d'après, juste au moment où le vieil homme commence à chanter, elle réalise que la voix provient de la chaîne hi-fi.

Elle contourne le canapé, baisse le pistolet et contemple les câbles poussiéreux et un sachet de chips aplati.

— Bon, d'accord, chuchote-t-elle pour elle-même.

Sur le couvercle de la chaîne se trouve l'étui d'un CD édité par le Conseil des langues de Suède. La même petite séquence a été enregistrée en boucle et passe encore et encore. Un vieil homme raconte quelque chose dans un dialecte difficile à comprendre, éclate de rire et chante ensuite – *on fête des noces dans nos fermes, mais les assiettes sont vides et les bols fissurés* – avant de se taire.

Mats se tient dans l'embrasure de la porte et lui fait signe de venir, il veut inspecter la cuisine.

Dehors, la nuit est pratiquement tombée à présent, les rideaux bougent un peu dans la chaleur diffusée par le radiateur.

Karen suit son collègue dans le couloir, vacille et prend appui contre le mur avec la main qui tient le pistolet.

L'air est saturé d'une puanteur de latrines et de cadavre, au point que les larmes lui montent aux yeux.

Elle entend la respiration de Mats, brève et superficielle, et se concentre pour ne pas laisser la nausée la submerger.

En pénétrant dans la cuisine, elle s'arrête net.

Sur le lino du sol est étendue une personne nue avec une tête trop grande et le ventre distendu.

Une femme enceinte avec un pénis enflé, bleu-gris.

Le sol tangué sous les pieds de Karen et son champ visuel se réduit.

Mats geint faiblement et s'appuie sur le congélateur coffre.

Karen se répète que c'est l'effet du choc. Le mort est un homme, elle le comprend, c'est le ventre ballonné et les cuisses écartées qui lui ont évoqué une femme en train d'accoucher.

Elle sent ses mains trembler quand elle range son arme.

Le corps est dans un état de décomposition avancé, certaines parties paraissent molles et liquéfiées.

Mats traverse la pièce pour aller vomir dans l'évier, écla-boussant jusqu'à la cafetière électrique.

La tête de l'homme mort est comme une citrouille noircie fixée directement sur ses épaules. La mâchoire est brisée et le gosier ainsi que la pomme d'Adam s'extraient de la bouche déformée sous l'effet des gaz de décomposition.

Une bagarre a éclaté, analyse Karen. Il a été blessé, a eu la mâchoire brisée et s'est cogné la tête par terre, ce qui lui a été fatal.

Mats vomit encore et crache des glaires.

Les vers chantonnés reprennent dans le salon.

Le regard de Karen se porte de nouveau sur le ventre, les cuisses écartées et les organes sexuels de l'homme.

Mats est en sueur, son visage est blanc. Elle s'apprête à aller le soutenir quand quelqu'un lui touche la jambe. Elle pousse un cri de frayeur, sa main part automatiquement vers son pistolet, puis elle voit que c'est la fillette de l'appartement voisin.

— Mon lapin, tu ne peux pas rester ici, lui dit-elle en haletant.

— C'est amusant, déclare la fillette en l'observant de ses yeux sombres.

Les jambes de Karen tremblent lorsqu'elle reconduit l'enfant sur le palier.

— Personne ne doit entrer, dit-elle au gardien.

— Je suis allé ouvrir une fenêtre, c'est tout, se défend-il.

Karen n'a aucune envie de retourner dans l'appartement. Elle sait déjà que la scène dans la cuisine va lui donner des cauchemars, qu'elle va se réveiller la nuit et voir devant elle l'homme aux cuisses écartées.

Elle y va malgré tout et trouve Mats devant l'évier en train de fermer le robinet. Il la regarde, les yeux brillants.

— On a fini ? demande-t-elle.

— Oui, je vais juste jeter un coup d'œil dans le congélateur, répond-il en indiquant les traces de sang autour de la poignée.

Il s'essuie la bouche, ouvre le couvercle et se penche en avant.

Sa tête part immédiatement en arrière comme s'il avait reçu un coup, il tente de parler mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Il titube et recule, le couvercle se rabat violemment, faisant s'entrechoquer une tasse à café et sa soucoupe sur la table.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Karen en s'approchant du congélateur.

Mats se tient au bord du plan de travail, fait tomber un vaporisateur en plastique et lève ses yeux sur elle. Ses pupilles sont contractées, réduites à deux minuscules gouttes d'encre, et son visage est étrangement livide.

— Ne regarde pas, chuchote-t-il.

— Il faut que je sache ce qu'il y a là-dedans, réplique-t-elle tout en entendant l'appréhension dans sa propre voix.

— Dieu du ciel, ne regarde pas...

La pépinière de Valeria à Nacka près de Stockholm

Le crépuscule arrive lentement, l'obscurité ne devient véritablement visible que lorsque les trois serres se mettent à briller comme des lanternes en papier de riz.

C'est le moment où l'on réalise que le soir est là.

Valeria de Castro a ramassé ses cheveux bouclés en une queue de cheval. Ses bottes sont maculées de boue, sa doudoune rouge est souillée et la serre aux épaules.

Elle exhale de la vapeur, l'air s'est chargé d'une odeur piquante de givre.

Elle a terminé sa journée de travail et retire ses gants en se dirigeant vers la maison.

À l'étage, elle se fait couler un bain, se déshabille et met ses vêtements sales dans le panier à linge.

En se retournant vers le miroir, elle voit qu'elle a une grosse tache sur le front et une égratignure de ronce sur la joue.

Il faut que j'aie le temps d'arranger mes cheveux, se dit-elle en dénouant sa queue de cheval. En voyant son expression joyeuse, elle s'adresse un sourire de travers.

Elle repousse le rideau de douche au maximum, pose la main sur le carrelage mural pour garder l'équilibre et entre dans la baignoire. L'eau est tellement brûlante qu'elle attend un instant avant de s'immerger complètement.

Elle incline la nuque contre le bord, ferme les yeux et écoute les quelques gouttes qui tombent du robinet.

Joona va venir ce soir.

Ils se sont disputés, bêtement. Elle s'était sentie blessée, mais ça reposait sur un malentendu et ils ont réglé ça en adultes.

Elle ouvre les yeux et voit les reflets de l'eau au plafond. Les ronds créés par les gouttes s'élargissent rapidement en cercles.

Le rideau de douche a coulissé sur la tringle, si bien qu'elle ne voit plus la porte de la salle de bains et la serrure.

Un doux clapotis se produit lorsqu'elle pose un pied sur le bord de la baignoire.

Valeria ferme de nouveau les yeux et continue à penser à Joon, se rend compte qu'elle est en train de s'endormir et se redresse.

Elle a tellement chaud maintenant qu'elle est obligée de sortir du bain. Elle se lève et laisse l'eau s'écouler de son corps, tente d'apercevoir la porte dans le miroir mais il est couvert de buée.

Elle descend prudemment de la baignoire sur le sol glissant, prend un drap de bain et s'essuie.

Elle pousse la porte, attend quelques secondes avant de regarder dans le couloir.

Les ombres qui recouvrent le papier peint sont immobiles.

Tout est silencieux.

Valeria n'est pas une personne craintive, mais son séjour en prison lui a appris à rester sur ses gardes.

Le corps fumant, elle sort de la salle de bains, s'engage dans le couloir frais et se rend dans sa chambre. Il ne fait pas encore complètement nuit, des bandes de nuages translucides émaillent encore le ciel.

Elle prend une culotte propre dans la commode et l'enfile, ouvre la penderie, sort sa robe jaune et la pose sur le lit.

Un bruit soudain résonne au rez-de-chaussée.

Valeria s'immobilise aussitôt.

Elle ne respire plus, tous ses sens en alerte.

C'était quoi ?

Joon va arriver dans seulement une petite heure, elle a préparé un sauté d'agneau relevé avec de la coriandre fraîche.

Elle s'approche de la fenêtre et commence à baisser le store quand elle aperçoit quelqu'un près de la serre.

Elle recule d'un bond et lâche le cordon du store qui remonte dans un petit claquement sec.

Le cordon s'entortille bruyamment sur lui-même.

Elle éteint rapidement la lampe de chevet et se rapproche de nouveau de la fenêtre.

Personne.

Pourtant elle est pratiquement sûre d'avoir vu un homme immobile à la bordure sombre de la forêt.

Il était filiforme comme un squelette et il la regardait fixement.

Les carreaux des serres brillent de condensation. Il n'y a personne. Elle ne peut pas se permettre d'avoir peur du noir, ce n'est tout simplement pas possible.

C'était sans doute juste un client ou un livreur qui s'est éclipsé dès qu'il l'a vue nue à la fenêtre.

Ça lui arrive assez souvent d'avoir des visiteurs après la fermeture.

Valeria tend la main pour prendre son téléphone mais s'aperçoit qu'il n'a plus de batterie.

Elle enfle rapidement sa longue robe de chambre rouge et commence à descendre l'escalier. Après seulement quelques marches, elle sent un courant d'air frais autour de ses chevilles et, arrivée en bas, elle constate que la porte d'entrée est grande ouverte.

— Qui est là ? lance-t-elle à mi-voix.

De vieilles feuilles d'automne jonchent le tapis du vestibule, le vent les a envoyées jusque sur le plancher. Valeria glisse ses pieds nus dans ses bottes en caoutchouc, prend la grande lampe de poche sur l'étagère à chapeaux et sort de la maison.

Elle suit le sentier qui descend vers les serres, vérifie les portes et éclaire les rangées de plantes à l'intérieur.

Les plantes sombres virent au vert clair à la lueur de la lampe torche. Les ombres et les reflets flottent sur les parois en verre.

Valeria contourne la serre la plus éloignée. La lisière de la forêt est noire. L'herbe froide bruit sous son poids à chacun de ses pas.

— Je peux vous aider ? demande-t-elle d'une voix forte tout en dirigeant les rayons lumineux sur les arbres.

Éclairés ainsi, les troncs paraissent pâles et gris. Plus loin dans le bois, l'obscurité est totale. Valeria passe devant sa vieille brouette et perçoit l'odeur de rouille. Elle déplace doucement le cône de lumière d'arbre en arbre.

Les herbes mi-hautes semblent intactes. Elle continue à balayer les arbres avec la lampe de poche. Par terre entre les troncs, elle aperçoit un objet. Ça ressemble à une couverture grise jetée sur une souche.

La lumière faiblit, elle secoue la torche qui retrouve un peu de puissance, ce qui lui permet d'avancer encore un peu.

Écartant une branche, elle sent son cœur battre la chamade. La lampe de poche tremble dans sa main.

On dirait presque un corps, là sous la couverture, un être humain blotti sur lui-même à qui il manque un bras ou peut-être les deux.

Il faut qu'elle retire le plaid, il faut qu'elle voie ce que c'est.

Tout est immobile dans la forêt.

Une branche sèche se brise sous sa botte et soudain toute la bordure de la forêt est inondée d'une lumière blanche. Dans son dos, les rayons se déplacent latéralement, de sorte que les ombres allongées des arbres sur le sol se meuvent de concert avec celle de Valeria.